

Godot en noir et blanc

En attendant Godot (de Samuel Beckett. Cartoucherie de Vincennes, Théâtre de l'Aquarium (01 43 74 99 61). Jusqu'au 29 mars. 2 h 10.)

L'idée est simple, l'idée est fulgurante : faire jouer les rôles des deux clochards célestes d'« En attendant Godot » par deux acteurs noirs ivoiriens. Pas pour détourner la pièce de Beckett ou pour forcer son propos, juste pour mieux l'ancrer dans le présent, montrer le caractère désespérément concret, récurrent de ce chef-d'oeuvre de l'absurde.

Jean Lambert-wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra, les trois créateurs de cette nouvelle mise en scène, ont pensé au drame des clandestins qui, dans des no man's land cernés par la guerre et la misère, attendent le passeur ou le patron qui les fera travailler. Michel Bohiri et Fargass Assandé sont Vladimir et Estragon, grands, beaux et noirs de peau. Avec leur phénoménale présence physique, leur tendre ironie et leur douloureuse humanité, ils mettent le feu au verbe beckettien. Créé à Caen, ce spectacle est aujourd'hui à l'affiche du Théâtre de l'Aquarium, à la Cartoucherie. Il ne faut pas le rater.

Qu'on se rassure, il n'y a pas de panneau « Sangatte » suspendu au-dessus de la scène. Cette version métissée - Pozzo et Lucky, les visiteurs du soir joués par Marcel Bozonnet et Jean Lambert-wild, sont deux clowns blancs - est d'une totale fidélité à l'oeuvre et à ses fameuses didascalies. La couleur bleu-gris du décor, les belles lumières de soleil pâle et de lune froide semblent transpirer directement des mots de Beckett... L'évocation de l'immigration africaine apparaît comme évidente, organique. Un signe d'emblée compris, assimilé, de l'absurdité du monde actuel.

Clowns sauvages

Vladimir/Bohiri et Estragon/Assandé jouent leur partition avec une grâce à la fois funèbre et joyeuse. Anéantis mais fiers de (sur)vivre, souvent drôles. Conscients de l'horreur, des charniers alentour, mais encore aptes à rire et à s'aimer. Bozonnet et Lambert-wild incarnent un duo de clowns sauvages. Ils ne font pas que distraire le plat quotidien des deux SDF, ils sont de véritables alter ego, pantins funestes d'une planète qui part en vrille. Leurs deux passages en forme de numéros virtuoses laissent un sillage éclatant de violence et de désespoir...

C'est à la tombée de la nuit, lorsque la parole se fait murmure, que l'on perçoit le mieux ce qui nous rapproche de ces hommes en suspens. La douleur vive, héroïque, de l'attente portée par les comédiens irradie la scène obscure. Beckett ne parle plus seulement à l'esprit, mais au corps, aux sens. Le mal de vivre, c'est maintenant...

Philippe Chevilly